

Eloge du cosmopolitisme

PAR PIERRE LÉVY

Avec l'affirmation de la pérestroïka en URSS et l'écroulement des derniers régimes dictatoriaux du continent, le vingtième siècle politique européen s'est peut-être achevé en 1989.

La victoire est revenue à ce curieux régime médiatique, marchand, technicien, bureaucratique mais heureusement pluraliste, qu'on appelle sans doute à tort "la démocratie".

C'est à la fin d'un véritable cycle historique que nous assistons, et non seulement à celle de l'ordre européen de l'après guerre, comme on l'a trop répété ces derniers temps. L'ère des totalitarismes fut ouverte au Nord en 1917 par le coup d'état bolchévique qui détourna le cours de la révolution russe. Elle se confirma au Sud par la prise de pouvoir de Mussolini en 1922. Il faut le souligner, tous les régimes dictatoriaux du vingtième siècle furent ultra-nationalistes, fermés, et désignèrent l'étranger comme ennemi fondamental. Après l'apogée totalitaire des années quarante, qui n'épargna que l'Angleterre et les pays scandinaves, la vague ne reflua que très lentement. Le premier dégel eut lieu en fait après la deuxième guerre mondiale, avec la libération de certains pays de l'Europe de l'Ouest. La chute des dictatures de droite pendant les années 70 (Espagne, Portugal et Grèce) a représenté la deuxième étape du déclin des régimes autoritaires en Europe. L'effondrement du "communisme" clôt aujourd'hui cette ère sombre.

Le risque d'une guerre nucléaire semble s'éloigner considérablement. La course aux armements se ralentit. La quantité militaire en état de servir va peut-être même décroître pour la première fois depuis des siècles. Tandis que les nationalités allemandes, balkaniques, baltiques et autres resurgissent à la faveur de la dislocation de l'empire

russe, la perspective d'une confédération de la grande Europe devient pensable. En attendant, une nouvelle étape d'intégration des pays de la CEE échoit en 1992. Tout concourt à subvertir les représentations que nous nous étions forgées de la région du monde que nous habitons et de la période historique où nous vivons. On se surprend à rêver de la paix. Nos enfants deviendront-ils enfin cosmopolites, c'est à dire suivant l'étymologie : citoyens du monde ?

L'année 1989 aura confirmé le rôle stratégique du spectacle dans la vie politique de ce temps. Les comédiens, les musiciens, les étudiants de cinéma et de théâtre ont été à l'avant garde des révolutions est-allemande et tchèque. Le nouveau président de la république tchécoslovaque est lui-même un homme de théâtre. Le sort du putsch gorbatchévien de Roumanie s'est joué autour du bâtiment de la télévision. Les derniers jours de 1989, le monde éberlué assistait à la première révolution télévisée. Le rôle des médias et des techniques modernes de communication a été déterminant dans la montée du désir démocratique. La contagion hallucinante des révoltes libertaires et des revendications nationalistes à laquelle nous assistons en Europe est largement due à l'efficacité médiatique. Notre vie politique quotidienne ne se déroule plus désormais dans le cadre unique de la nation. Nous prenons parti dans les conflits politiques russes ou



allemands avec autant de passion, sinon plus, que dans ceux de notre pays.

Les médias nous font citoyens de l'Europe longtemps avant que la grande confédération ait été proclamée. Nous vivons bien dans une société mondiale du spectacle, comme l'avait annoncée Debord depuis longtemps, mais pas seulement pour le pire.

Quelles identités collectives ?

Le pire, il faut maintenant en parler. Les partis politiques n'apparaissent nullement comme des intellectuels collectifs capables de penser les bouleversements en cours, mais plutôt comme des clans voire même des mafias tentant de rassembler autour d'eux la plus large clientèle possible et ne visant que le pouvoir, c'est à dire le contrôle de pans entiers de l'appareil étatique, industriel, et médiatique, sans oublier les juteux marchés publics. Pour bruyantes qu'elles soient, les disputes bouffonnes auxquelles se livrent à l'intérieur des partis des dizaines de prétendants à la fonction présidentielle ne masquent plus ce fait de plus en plus évident : les partis comme institutions n'ont strictement plus rien à voir avec la défense d'un programme, d'une orientation ou d'une idée politique quelconque.

Or, il suit des bouleversements évoqués au début de cet article que le principal problème politique de la période est celui des identités collectives. Comment définir une nation, un peuple, une culture, une fédération de nations ? Quelle poids faut-il accorder à l'exigence identitaire par rapport à d'autres considérations : celles qu'impose la simple morale, ou celles que conseille la prudence politique (préserver les chances de succès de la pérestroïka, par exemple). La défense de l'identité nationale doit-elle passer par l'exclusion (Bulgarie, France) ou la sécession (pays Baltes, Géorgie, Azerbaïdjan, Arménie, etc.), ou la réunification (Allemagne) à tout prix ? La sagesse n'incite-t-elle pas à différer, à suspendre ou à modérer les passions identitaires ?

Sur cette question, comme on l'a vu au moment de la malheureuse affaire des foulards, la ligne de fracture passe au milieu des partis français : Pasqua et Chevènement sont du côté de l'identité pure et dure. Dray, Jospin, Stasi et Noir, chacun à leur manière, sont ouverts à d'autres exigences. La seule organisation politique française affichant une ligne claire et nette sur le problème clé de la

période est malheureusement le parti néo-nazi, ce qui explique en partie son succès. Qui défend aujourd'hui franchement la ligne adverse ?

Mais, dira-t-on, on ne peut se contenter d'opposer la sagesse politique aux passions identitaires. Ces violents mouvements affectifs ne cimentent pas seulement la subjectivité des groupes, ils constituent aussi et du même coup celle des personnes. Un argument ne pèse pas bien lourd face à un enjeu d'identité. C'est pourquoi, devant le durcissement des subjectivités crispées sur leur identité et leur appartenance à une collectivité restreinte, il est peut-être aujourd'hui nécessaire d'exalter et d'encourager les subjectivités ouvertes, les passions cosmopolites.

Le mélange est beau

Les jeunes dansent au rythme de la sono mondiale, ils voyagent, ils s'aiment par delà les frontières ; et nous sommes des millions à trouver cela très bon. J'aime, et je ne suis pas le seul, qu'un air des Andes ou de la Kabylie vienne me ravir un instant au tournant d'un couloir du métro. Nous sommes aussi très nombreux à être attirés par les quartiers bigarrés des grandes métropoles. Pour ma part, j'apprécie particulièrement Belleville, où les noirs, les arabes, les asiatiques et les européens se côtoient, chacun avec sa musique et sa cuisine. Les rues y sont merveilleusement animées. Quand je me promène à Belleville, une sorte de gaieté, d'euphorie légère m'envahit. Heureuses les régions du monde où de tels mélanges sont possibles.

Tacheté, moucheté, rayé, tigré, moiré, le mélange est beau. Le désir et le bonheur ont les couleurs de l'arc en ciel. Ils fuient le monde en noir et blanc, le ghetto pauvre et violent de l'identité.

Les grandes civilisations ? Des rencontres aléatoires qui se donnent des airs d'identité. Les religions ? Des syncrétismes fixés.

La sortie du XXe siècle autoritaire, la réussite de la démocratisation à l'Est, les succès de la construction de la grande Europe, tout ce qui pourrait illuminer la fin de ce millénaire dans notre région du monde, tout cela est aujourd'hui suspendu au rapport de force qu'une joyeuse sagesse cosmopolite saura imposer aux crispations et aux passions identitaires, d'où qu'elles viennent.

